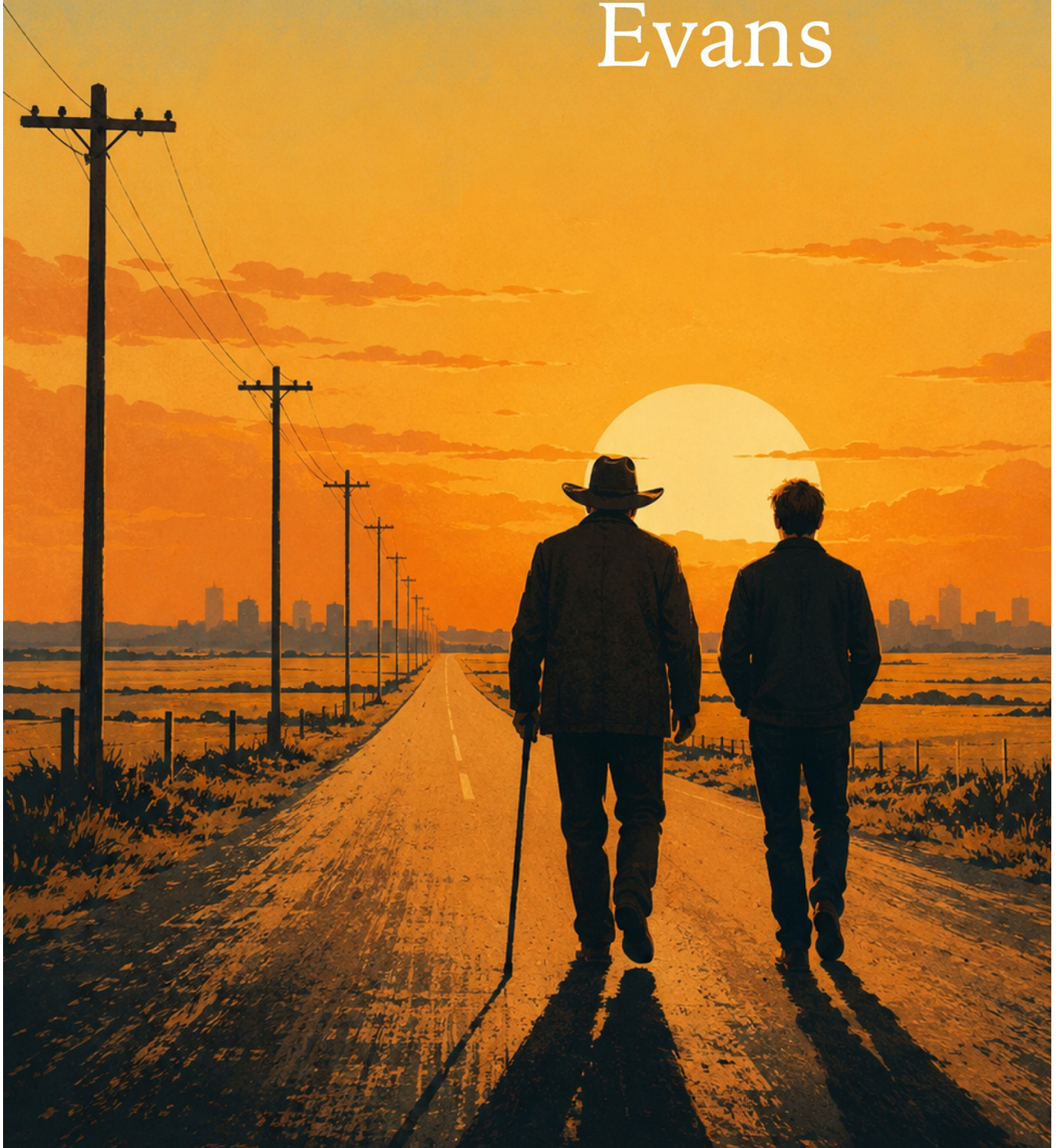


JEAN-YVES
NACCACHE

Goodbye, Mister Evans



Jean-Yves Naccache

Goodbye, Mister Evans

© Jean-Yves Naccache, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1388-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Soit nous vivrons ensemble
Comme des frères,
Soit nous périrons tous
Comme des imbéciles ».

Pasteur Martin Lutherking

-

#

Amie lectrice, ami lecteur,

Vous me pardonnerez, je l'espère, les « libertés » que je me suis permises dans ce roman.

À ma décharge, je n'ai jamais foulé le sol de l'Amérique, le pays qui a fait swinguer ma vie.

Quelque part dans le sud des USA,
sans doute au début des années 80.

CHAPITRE I

Le vieux Bill Evans avait revêtu ses beaux habits. Ceux qui sommeillaient dans l'armoire pour les grandes occasions, qui se résumaient ces derniers temps, à suivre le corbillard des anciens de Bridgetown. Signe que l'heure était solennelle, Bill avait mis beaucoup de soin à se raser de près. Il s'était même aspergé le visage de « Souvenirs of Paris » : du sent-bon à un dollar le flacon. Il s'était longuement regardé dans le miroir de sa chambre. L'image reflétée était désolante. Tous les efforts que Bill avait déployés pour arranger son allure étaient vains. La vieillesse abîme tout ce qu'elle touche. C'est une lèpre que seule la mort sait guérir.

Le vieil homme prit son petit déjeuner habituel. Un bol de café noir très fort avec trois morceaux de sucre – même si le bon Docteur Wayne assure que trop de sucre est mauvais pour la santé –, un doigt de Jack Daniel's (la meilleure médecine dans ce bas monde), et deux œufs au plat avec une tranche de lard épaisse.

Une fois rassasié, Bill se leva de table et se munit de sa foutue canne – il s'était pourtant juré par le passé de ne jamais se servir de jambe de bois – mais le passé était loin. Le présent faisait désormais la loi dans la vie de Bill. Avant de sortir de chez lui, Bill ne manqua d'embrasser du regard la photo d'Emma : sa femme morte du cancer depuis 10 ans, depuis hier.

Le ciel était bleu comme un amour d'enfance et aucun nuage n'avait osé troubler cette poésie.

Comme rien ne devait déranger sa liturgie d'habitudes, le vieux n'oublia pas de nourrir les lapins. Les seules bêtes qu'il avait gardées d'avant ; du temps où sa jeunesse chantait encore. Bill bichonne ses lapins. Avec un peu d'amour et beaucoup d'épices, c'est une viande qui tient ses promesses au barbecue.

Les lapins, affamés comme toujours, se jetèrent sur leur pitance : de jeunes pissenlits cueillis la veille par le vieux. Malgré la canne, malgré le dos qui craque comme du bois mort, Bill ne s'est jamais résigné aux granulés pour nourrir ses animaux.

« La sueur, c'est ce qui donne du goût aux choses » répétait-il à l'envi.

Bill jeta un dernier coup d'œil aux clapiers et repéra, en fin connaisseur, un beau mâle juste à point pour le charbon de bois. Le vieux se dit qu'il inviterait, la semaine prochaine, Glenn Gould, un copain de longue date.

Le soleil montait dans le ciel. C'était l'heure de partir. À la campagne, on

regarde souvent le ciel. A force, on arrive parfois à comprendre ses messages.

À son rythme, à son pas de vieillard fatigué, Bill prit le chemin de la station de bus.

#

Sur la route, il croisa Brad Meldhau, le facteur de Bridgetown. Un brave type tout râblé avec des épaules en devant de brouette. C'était dimanche, Brad était en civil.

— B'jour Bill. Tu t'es mis sur ton 31 à ce que je vois. J'espère que c'est pas pour un vieux qui a oublié de se réveiller

— Non non, grommela Bill. J'ai un rendez-vous en ville

— C'est pas grave au moins ? lança le facteur

— J'ai juste rendez-vous avec le salut de mon âme, répondit le vieux péremptoire.

Brad, tout ébahi, resta cloué sur place, alors que Bill s'éloignait en s'appuyant sur sa foutue canne.

« Le vieux est mûr pour l'asile » conclut Brad avec tristesse.

Bill ne s'entretenait jamais de bondieuseries. Il n'approchait jamais de l'église – même pour la mort de sa chère Emma, il n'avait franchi le seuil de la Maison du Seigneur – et, pire que tout, oui pire que tout, il ne fêtait pas la sacrosainte fête de Thank's Giving.

Bill n'était pas un salopard de mécréant sans foi ni loi. Certes non. Sa carcasse portait un grand cœur toujours prêt à secourir son prochain. Le vieux était encore moins une âme damnée de communiste qui entend tuer Dieu et la propriété individuelle.

Le seul communiste de Bridgetown acheva sa carrière de militant au bout d'une corde en 52. En fait, tout le patelin pensait que Bill ruminait une antique colère contre le Grand Shérif ; celui qui porte les clés du paradis à sa ceinture et les étoiles du firmament sur son poitrail.

#

Clopinant sur ses trois pattes, Bill arriva enfin à la station de bus. Duke, le vieux nègre édenté se trouvait évidemment là. Assis sur le banc, il jouait, comme à son habitude, de l'harmonica. Duke vit à l'écart de Bridgetown. Il habite une bicoque qui tient debout par miracle. On ne lui connaît ni femme, ni enfant et sa vie semble suspendue aux notes de son harmonica. Bien des bruits circulent sur

ce nègre. On raconte qu'il se balade la nuit dans les cimetières pour y commercer avec les esprits. Certains blancs vont même le voir quand le Docteur Wayne a épuisé tous ses remèdes. En fait, on ne sait pas grand-chose de Duke. Juste qu'il joue de l'harmonica comme personne et que cela suffit à le considérer, par certains, comme un Monsieur.

Le bus ventru de la M.G.M. était à l'heure.

« Time is Money »

Troublant le tempo de Duke, les roues crissèrent sur l'asphalte sec. Le bus s'arrêta pile à la hauteur de la station. La porte avant s'ouvrit dans un fracas métallique. Bill s'avança alors vers le chauffeur et Duke arrêta de jouer de son instrument. Bill ne se retourna pas. Duke avait ses habitudes.

— Un ticket pour Sun City, demanda le vieux.

— 8 dollars, répondit le chauffeur en présentant le ticket.

Le vieux sortit un billet de 10 de son porte-monnaie. Le bus ferma alors ses portes et ce sacré numéro de Duke se remit à jouer de l'harmonica. Le vieux s'installa au fond du bus, près de la fenêtre, en bonne place pour voir défiler le paysage en paix.

Non loin de Bill, était postée une bonne femme grassouillette, les bras chargés de sacs emplis de victuailles. Une robe blanche maculée de gros coquelicots rouge vif lui donnait l'air d'une paysanne apprêtée pour la ville. La bougresse avait cinquante ans bien sonnés, mais un décolleté inoubliable remettait sa pendule à l'heure de la quarantaine triomphante.

Le temps passa et la femme ne put que succomber à la tentation universelle du
sexe faible : la curiosité.

— Vous vous rendez en ville ? demanda-t-elle.

Le vieux n'avait pas envie de parler à cette étrangère, mais il ne se sentait pas la force de la boudier, pour l'instant.

— Où voulez-vous que j'aille, habillé ainsi ?

La paysanne avait l'habitude de l'humeur des vieillards. Elle persévéra donc sans hésitation.

— Vous visitez de la famille ?

— Ça y ressemble, lâcha le vieux.

Une brèche était ouverte, la femme s'y engouffra précipitamment pour se soulager enfin.

— Moi, je vais voir ma fille Audrey, elle est mariée à un grand avocat qui travaille dans le plus gros cabinet de Sun City.

Le vieux voulait la paix et il se souvenait soudain qu'elle avait toujours un

prix. Il était prêt à l'acquitter.

— Écoutez M'dame, j'suis un vieux machin qui n'a plus qu'un pied dans ce monde. Tout ce que je demande au ciel, c'est de finir mon chemin dans le calme. Il y a deux bonnes heures de route devant nous et croyez-moi, j'vous laisserai pas m'embarquer dans votre monologue.

La femme, outrée, mordilla sa langue et piaffa avec une impatience de jeune cheval.

— Bon sang ! Y a plus de vieillesse. Si je vous causais, c'était juste pour vous tenir compagnie, pas pour vous donner du tracas. Si on peut plus se parler entre gens humains, on viendra pt' être à se renifler le derrière pour se dire bonjour.

Le vieux avait gagné, mais son triomphe lui laissait un arrière goût amer. Il s'était conduit comme un goujat et là-haut, au paradis, Emma ne devait pas être fière de son homme.

Bill se cala dans son fauteuil et pencha sa tête sur la vitre.

Le soleil brûlait, on aurait dit un iris en flamme. Le bus roulait à vive allure et le vieux, bercé par le roulis, ne tarda pas à s'assoupir.

Au bout d'une demi-heure, Bill se réveilla en sueur. Un vilain cauchemar l'avait sorti brutalement de son sommeil. Non loin de Bill, la paysanne, à son affaire, se délectait dans son petit coin de solitude, d'une merveilleuse citronnade maison qui embaumait le bonheur avec insistance.

Bill avait le gosier sec comme une terre de juillet et il aurait donné beaucoup pour une rasade de la citronnade de sa voisine injustement éconduite. « Les femmes sont prévoyantes, c'est dans leur nature », songea le vieux en lorgnant sur le verre de la femme.

La gourmande, insouciant, buvait goulûment son délicieux breuvage. « Quel con je fais, se dit le vieux. Si je l'avais pas engueulée, j'aurais pu y goûter à sa citronnade ». Bill était pourvu de beaucoup de qualités, mais un défaut majeur dévorait son âme : la fierté.

Une éternité passa et la soif de Bill devint insoutenable. Sa salive se tarit, sa langue gonflait et la déglutition devint intolérable. Bill vivait un enfer, mais sa fierté en était le suppôt. Il ferma un court instant ses yeux pour quémander l'aide du ciel. Elle ne se fit pas attendre. Bill avait suffisamment expié sa faute.

— Vous ne refuserez pas une petite goutte de citronnade tout de même. C'est une recette que je tiens de ma mère, qui était elle-même une fieffée cuisinière.

— J'accepte bien volontiers, trancha Bill en se rapprochant prestement de sa voisine bénie.

Bill faillit se précipiter sur le verre, mais se ravisa au dernier moment pour